



CHAPITRE XXI

LA MONTAGNE

Les voici enfin ! La confusion est générale. Parents et serviteurs entourent les écoliers : ils sont chargés de couronnes. C'est en vain que j'ai parlé de repos. Tout le monde parle à la fois ; c'est un tapage à rompre la tête ; c'est charmant, délicieux. Je ne pouvais me lasser de regarder mes garçons. Suzanne a vu au premier coup d'œil que les pantalons sont trop courts. Cette observation a enchanté les collégiens.

Dès le lendemain ils ont couru partout. Au-

guste a constaté avec plaisir que les montagnes sont toujours là. Yvonne prétend qu'il serait sage de profiter du beau temps pour faire une course. Son père lui promet depuis deux ans qu'elle ira avec ses frères au lac du Croizet.

Cinq heures de montagne ! j'ai tenté vainement de mettre obstacle à ce projet ; Alphonse a tranché la question ; il tiendra sa promesse.

Yvonne a déjà retenu les deux meilleurs ânes du pays, elle va aussi commander à Julienne les provisions nécessaires pour une semblable entreprise.

Il y a quinze ans que j'ai fait cette course pour la première fois. Je n'aurai certes pas moins de bonheur à revoir ce joli lac en compagnie de mes enfants.

L'hygromètre du vieux Jean est inflexible ; le vent d'est tempère la chaleur, il n'y a plus à hésiter.

Une visite inopportune a retardé notre expédition de huit heures. Yvonne nous a fait remarquer combien il est avantageux d'avoir des hôtes d'un appétit sûr : Henri et Auguste ont fait disparaître le gigot et le saucisson destinés à figurer sur la montagne, et Julienne a dû recommencer ses préparatifs.

Dès cinq heures du matin, nous étions prêts. Yvonne et miss Catherine avaient mis leurs robes courtes et leurs chapeaux de paille. Henri et Auguste portaient d'affreux souliers, dont la vue les enchantait. La valise de fer-blanc sur le dos, un bâton ferré à la main, ils semblaient se croire dignes de figurer un jour dans *le Tour du monde*.

Alphonse les regardait avec fierté; la démarche assurée d'Auguste était comme la douce réalité d'un rêve. J'étais aussi joyeuse que mes cavaliers. Une brise fraîche soulevait nos voiles de gaze et nous apportait le parfum de la montagne; la rosée brillait encore à chaque brin d'herbe; à mesure que nous montions, le paysage s'élargissait. Miss Catherine prit son crayon, elle esquaissa fidèlement le château dont les tourelles semblaient nous suivre. Bientôt l'appétit nous conseilla de chercher un endroit convenable pour étaler nos provisions. François, très-identifié avec ses jeunes maîtres, s'élança en éclaireur et revint au bout de quelques instants nous annoncer qu'il y avait non loin de là une belle salle à manger. Le sérieux du bon François excita l'hilarité générale.

En effet, la place était belle : un plateau couvert de mousse et entouré de rochers; plus loin, un torrent dont le seul murmure nous rafraîchissait. Chacun tira de sa poche une fourchette et un couteau, et incontinent les tranches de gigot

et de saucisson disparurent avec une telle rapidité, que je fus obligée de mettre nos touristes à la ration, afin d'assurer des vivres pour le reste de la journée; d'ailleurs nous n'avions pas de temps à perdre.

Le soleil déjà très-haut ajoutait à la beauté du paysage sans nous gêner. Nos ânes dociles allaient d'un bon trot, sauf dans les rares endroits où il fallait mettre pied à terre. Yvonne triomphait de voir mes craintes vaincues par un succès si éclatant.

La conversation tombait à mesure que nous nous élevions au-dessus de la vallée : les grands tableaux de la nature parlent aux yeux les plus distraits. Cependant les exclamations se succédèrent bientôt et continuèrent jusqu'au moment où nous entrâmes dans le bois. Le reste de la route est aride; l'herbe et les fleurs ont entièrement disparu. La curiosité soutient le courage. « Voir un lac en l'air, dit Auguste, cela vaut bien la peine de se déranger ! » Enfin après une heure de marche, nous vîmes apparaître comme par enchantement un lac limpide, de quatre kilomètres environ; une ceinture de rochers fait un heureux contraste avec la pureté de ses eaux.

Les enfants auraient voulu ajouter au plaisir

des yeux celui de la pêche ; mais il ne nous était pas permis d'oublier que malgré la facilité du retour, nous ne serions pas au château avant sept heures du soir, et que Suzanne commencerait à s'inquiéter deux heures d'avance.

Notre expédition a parfaitement réussi. Yvonne et ses frères en prolongent le plaisir en se rappelant tout ce qui les a le plus charmés.

J'ai beau fermer les yeux, je vois des préparatifs pour ma fête. Le secret est bien gardé, rien ne transpire. Miss Catherine est radieuse. Je ne questionne point, j'attends.

Jamais encore la Sainte-Marie n'avait été fêtée avec autant de pompe : les jardins et les serres ont fourni des guirlandes pour l'ornement du salon et de la terrasse ; Yvonne a fait un appel à nos fermiers, tous ont contribué à la splendeur du festin.

François a fait un surtout de table au milieu duquel était artistement cachée la cage des canaris ; et les petits musiciens, comprenant l'importance du rôle qu'ils jouaient, m'ont donné une sérénade.

Je ne sais rien de plus délicieux que ces fêtes de famille : nos enfants n'en connaissent pas d'autres, et j'espère qu'ils conserveront toujours le

souvenir de cette joie simple et vraie que le temps ne peut altérer.

Henri et Auguste habitent volontiers leur chambre où ils lisent, dessinent et font des collections de papillons, au grand chagrin d'Yvonne qui trouve les papillons bien plus jolis sur les fleurs que piqués sur un bouchon.





CHAPITRE XXII

LE VOISINAGE

Cependant le goût du voisinage commence à se développer chez mes garçons ; nous voyons souvent la famille de Barens, bien que leur habitation soit de l'autre côté de la vallée. Louis, le fils aîné, plus âgé qu'Henri, est un ornithologue passionné.

Lorsqu'Yvonne a su qu'un ornithologue est un homme qui tue les oiseaux et les empaille, elle a éprouvé une sorte d'aversion pour Louis. Elle sera toutefois de la partie que nous projetons pour la fin de la semaine.

Yvonne a eu raison de venir à Barens : elle y a trouvé une compagne de son âge, qui partage son aversion pour l'ornithologie ; bien différente de son frère, Marguerite donne tous ses soins à de charmants oiseaux qu'elle ne se laisse enlever que par la mort. Yvonne a parlé de Fifi et de ses chardonnerets avec complaisance, jusqu'au moment où Marguerite l'ayant fait entrer dans une vaste serre remplie des plantes les plus rares, elle aperçut une volière élégante, habitée par une centaine d'oiseaux. Ma fille a éprouvé une grande surprise, et peut-être bien qu'un peu d'envie s'ajouta à ce sentiment.

Les étrangers furent l'objet d'une admiration particulière ; mais les canaris fixèrent davantage l'attention d'Yvonne, car elle projeta aussitôt d'avoir, sinon une volière, du moins une grande cage.

Marguerite nous intéressa tous à ses récits : « Ils sont si gentils, dit-elle, si gais ! quand je suis de mauvaise humeur, ce qui m'arrive quelquefois, je viens près de mes canaris, leurs chants me remettent bien vite en gaieté. C'est surtout au printemps qu'ils sont intéressants à voir : ils voltigent dans la serre, se croyant, j'en suis persuadée, dans leur pays. L'an passé, cette serine que vous voyez perchée sur la volière a fait son nid dans un oranger, comme cela leur arrive aux îles Canaries. Jamais je n'ai rien vu de si joli que ce nid

protégé par une branche fleurie. Il paraît que les serines ont la tête plus solide que moi, car un tel parfum m'incommoderait, tandis que ces gentils oiseaux semblent le rechercher. »

La simplicité de notre habitation contraste singulièrement avec l'élégance et le confort du château de Barens. Toutefois nos enfants n'ont été sensibles qu'à la beauté des serres, et à la recherche des jardins, où les reines-marguerites, les balsamines, les dahlias, l'humble réséda, les verveines, harmonieusement disposés, sont d'un effet charmant. Marguerite était fière de notre admiration. « Ce sont tous nos plaisirs, dit-elle ; et je vous assure que je n'en désire pas d'autres. Depuis que nous vivons à la campagne, papa se porte bien, il est toujours gai ; ses amies, les fleurs, lui ont rendu la santé. Il est le premier jardinier du département ; on vient de fort loin pour voir nos serres et notre parc. »

De retour à la maison, Yvonne nous a dit qu'elle trouvait Marguerite bien heureuse d'avoir des fleurs toute l'année ! Nous avons fait un peu de morale à notre enfant visiblement impressionnée par la beauté des serres et des jardins de Barens.

« Il n'est personne, lui a dit son père, qui ne désire quelque chose en ce monde. Il faut se contenter de ce qu'on possède : quand la neige tombe, que le vent déracine les arbres, et que les



Jamais je n'ai rien vu de si joli que ce nid. (Page 237.)

torrents inondent la vallée, Marguerite ne serait peut-être pas fâchée d'être à la ville ! »

Yvonne a compris, et sa gaieté est revenue. Thomas lui a promis d'avoir des massifs d'azalées au printemps, et des marguerites naines à l'automne.

Pour la première fois, depuis bien des années, nous ne prolongerons pas notre séjour ici : la saison est devenue pluvieuse, des fièvres règnent dans la vallée ; et, quoique perchés comme des aigles, nous trouvons plus prudent de revenir à Paris.

Les enfants sont affligés de notre résolution : « Les feuilles d'automne sont si jolies ! dit Auguste, et c'est si amusant de marcher dans la grande avenue lorsqu'il y en a beaucoup, et qu'elles sont sèches ! Et la récolte des châtaignes ! Et puis, on aura tant de chagrin de nous voir partir si tôt !... »

Je partage ses regrets : ce qui ne nous empêche pas, Suzanne et moi, de faire nos paquets en toute hâte, afin de profiter du premier rayon de soleil pour nous mettre en route.





CHAPITRE XXIII

LE JARDIN D'ACCLIMATATION

Nous avons laissé le mauvais temps en Dauphiné. Les enfants sont convenus que Paris est charmant par un beau soleil.

Il nous reste quinze jours de vacances à employer : la chose est aisée : Alphonse se charge de promener nos collégiens. Le jardin d'acclimatation sera une ressource. Que de connaissances aimables à faire ou à retrouver ! Ce sont les belles grues couronnées, oiseau royal, au manteau gris cendré, au bandeau d'un riche velours

noir, aux joues écarlates rehaussées de blanc et fauve. Une aigrette mobile, sorte de gerbe d'un or pâle, reflète, en s'épanouissant sur leur tête, le ton jaune clair de l'extrémité de leurs ailes. Voici les casoars aux pieds robustes, aux jambes nues, aux courtes ailes, à la tête plate et large. Auguste jette des sous à ces aveugles et stupides bêtes qui avalent tout ce qu'on leur présente.

Certains gens prétendent que le casoar se nourrit indifféremment de zinc, de fer, de cuivre, de couteaux et autres outils. Henri a déclaré que, n'étant pas savant, il refuse de croire qu'il y ait dans la nature un animal de si mauvais goût.

Nous avons abandonné ces étranges gloutons pour admirer une belle autruche noire, au long col rose, fière africaine qui porte haut sa tête plate et semble solliciter les compliments.

Pendant que nos garçons continuaient à donner toute leur attention aux outardes et aux flamants, Yvonne admirait des corbeilles de fleurs dont elle pria miss Catherine d'inscrire le nom ; car elle a promis à Thomas de lui rapporter des plants nouveaux et inconnus à toute la contrée.

Nous sommes ensuite entrés à l'aquarium où l'enthousiasme n'a pas été moins vif. Ici tout est merveilleux : c'est un homard à la cuirasse res-

plendissante, dont les brassards de saphir sont resserrés aux jointures par des fils d'or. Une dame fort respectable, et évidemment très-instruite, faisait remarquer à deux jeunes filles, Stéphanie et Caroline, une espèce de pétrification irrégulière, percée de trous. L'estimable personne avait un son de voix sympathique et parlait avec tant de complaisance aux enfants qu'elle protégeait, que je lui demandai la permission de nous laisser profiter du récit qu'elle se disposait à faire. Un bon et cordial sourire fut la réponse de l'étrangère.

Voici ce qu'elle nous apprit : « Cette pierre arrachée péniblement, et non sans danger, aux bancs de rochers que recouvre la mer presque toujours, était la demeure de la phollade, que l'on dit être très-supérieure comme goût à la moule, à l'huître, à tous les coquillages ; laissons la gourmandise de côté, dit l'aimable personne, ce que je voudrais tirer de cet étrange mollusque c'est son secret pour percer le granit le plus dur et s'y former une demeure qu'il élargit et allonge à son gré, quoiqu'il n'ait pour unique outil qu'une langue charnue, assez large et un peu rugueuse. Dans cette étroite caverne qu'il perce plutôt qu'il ne la creuse, il renferme avec lui une liqueur phosphorescente qui brille tellement dans l'obscurité, que les enfants sur les côtes de la Rochelle

et de Rochefort se font le soir de lumineuses couronnes de phollades ou de dails, comme ils les appellent. »

Nous merciâmes l'étrangère qui avait si bien mis sa science à notre portée.

Yvonne n'osa pas nous demander d'aller à la Rochelle, mais il est évident que de tous les bijoux que pourrait lui offrir son père, elle donnerait la préférence à une couronne de phollades.

Dans quelques années, tous ces souvenirs auront du prix pour nous, je n'aurai point à m'en excuser.

Les douceurs du toit paternel n'ont point amolli nos collégiens. Ils ont fait leur rentrée en véritables conquérants. Belles et précieuses années, que vous passez vite !

Alphonse est absent. C'est la première fois depuis longtemps que nous sommes séparés. Yvonne est toute triste : papa est si aimable ! Il a toujours des histoires à nous raconter. Quinze jours ! Que nous serons contentes de le revoir !

Je profite de cette absence pour habituer Yvonne à la correspondance. Le plaisir de recevoir des lettres l'encourage à prendre la plume.

Alphonse adresse à sa fille des lettres admirables qui seraient l'ornement de mon livre, mais

des lettres qu'on renferme dans un coffret de bois de rose doivent rester inédites.

Yvonne a peut-être raison : les joies du retour effacent les torts de l'absence.



CHAPITRE XXIV

LA PREMIÈRE ROBE DE BAL

La guerre est déclarée : une chère et respectable amie me conjure d'amener Yvonne à une réunion de jeunes filles : *on sautera*; les frères et les papas seront les seuls cavaliers admis. J'ai lutté courageusement, et j'aurais remporté la victoire, si Alphonse m'avait soutenue.

Il faut bien se garder de croire que l'amour paternel soit exempt de cette vanité qu'on repro-